À Franchard, sur les pas de *George Sand*

Dans la semaine du 5 au 13 août 1833, Aurore Dupin, épouse Dudevant, alias George Sand, laquelle avait fait une entrée fracassante dans les lettres l'année précédente avec la parution d'Indiana [1] vint à Fontainebleau. Elle était suivie de son nouvel et jeune amant, Alfred de Musset, à ne confondre avec Chopin (Frédéric), l'un des plus célèbres sur la liste.

Avant de partir pour le séjour à Venise, qui les a immortalisés, ces amants terribles du romantisme parcoururent les Gorges de Franchard, en escaladèrent les rochers, en admirèrent les points de vue. Alfred devait ensuite surnommer Sand "la dame de Franchard" ou "ma camarade George".

Cela justifie amplement que les AFF, auxquels s'était jointe une délégation choisie des Amis de George Sand parcoururent le canton de Franchard par les routes forestières qui existaient alors, et non par les sentiers Denecourt qui sont postérieurs de quelques années. Nous avons tenté de retrouver, non d'impossibles traces matérielles de leur passage, mais l'état des paysages que nos visiteurs eurent sous les yeux… et dont il faut bien reconnaître qu'ils ont beaucoup changé depuis la monarchie de Juillet.

Nous nous sommes donc livrés à un va-et-vient entre ce que nous savons de l'histoire et de l'évolution de la forêt au XIXe siècle (sur lesquels nous sommes très bien renseignés par Domet, Herbet, Plouchart et Denecourt), et ce que le couple Sand-Musset a laissé traîner de cette excursion dans poésies, romans, œuvres autobiographiques [2].

Cette tâche intellectuellement passionnante s'impose d'autant plus que George Sand est en train de reprendre dans l'histoire littéraire la place de premier plan qui a été la sienne parmi les hommes de lettres qui ont vécu et écrit, du Romantisme à la Troisième République. J'ai pu moi-même m'en convaincre en effectuant des recherches parmi les romans (parfois même les "romans à 1 franc") et les recueils d'articles ou de souvenirs littéraires que le vicomte de Liverpool a accumulés toute sa vie et qu'il a légué à l'Institut de France. Chez Michel Lévy, au dîner Magny, dans les écrits de ses pairs. "Madame Sand" occupait la position incontestable qui sera en notre siècle celle de "Madame Colette".

DES TALENTS DE DÉCOUVREUR DE LA NATURE

Sportive intrépide, pratiquant la marche à pied avec passion, montant à califourchon les chevaux qu'elle conduisait – "Elle" suivie de "Lui" – de leur auberge bellifontaine au cœur de la forêt, Sand exerça à Franchard les talents de découvreur de la nature que son précepteur Deschartres avait développé en elle durant son enfance à Nohant (Indre) lorsqu'il l'habillait en garçon pour qu'elle serve de rabatteur à la chasse [3].

Elle était bien sûr chaussée de bottes et portait des habits masculins, bien qu'à cette époque les dispositions prises par la Convention et qui interdisait aux femmes de se déguiser en hommes fusent encore en application (elles n'ont jamais été rapportées, croyons-nous savoir).

Il est d'ailleurs curieux de voir l'importance des chaussures dans la vie et la correspondance de George Sand. Les lettres d'amour qui furent envoyées par Sand resté en Italie à Musset rentré à Paris, ne nous laisse rien ignorer de la manière dont l'intrépide se chaussait : "*Voici les petits objets que je vous prie de m'envoyer : douze paires de gants glacés, deux paires de souliers de satin noir et deux paires de marocain noir, chez Michie's au coin de la rue du Helder, et du Boulevard. Tu lui diras de les faire un peu plus larges que la mesure, j'ai les pieds enflés et le marocain de Venise est dur comme du buffle…*"[4]

J'ai toujours pensé que l'exploration de la forêt commençait par l'achat d'une bonne paire de chaussures ! Sand aussi !

Avec une pointe de méchanceté, j'ai choisi d'arrêter notre petite troupe devant les pins sylvestres les plus rameux, bas branchus et sans espérance, que j'ai pu trouver afin de lire le passage de la biographie publiée en 1982 par l'historien américain Joseph Barry : George Sand, ou le scandale de la liberté. (Seuil).[5] "*Ils se promenèrent au clair de lune dans*

les bois de Franchard, les plus beaux de France, escaladant les mêmes rochers que deux siècles plus tôt environ, le jeune Louis XIV avec sa première maîtresse. La nature rappelait à George Nohant sa jeunesse pour Alfred, elle constituait le plus puissant des aphrodisiaques".

Ceci semblerait indiquer que le biographe américain parfaitement informé sur la vie de son héroïne n'est pas venu jusqu'à Franchard : il se serait aperçu que ces bois ne sont pas "les plus beaux de France", mais les plus pittoresques, ce qui n'est tout de même pas ma même chose ! Franchard, à l'époque, n'était que rochers et bruyères, piquetés de genévriers épars et de quelques bouleaux ; un endroit parfait pour se promener au clair de lune comme George et Alfred !

Le terme "pittoresque" qui vient de l'italien "pittoresco" appartient au vocabulaire de la peinture et désigne un lieu, une personne, une scène de genre, propre à fournir à un peintre un bon sujet de tableau ; d'ailleurs, "*Alfred avait son carnet d'esquisses*" nous dit M. Barry, "*et dessinait pendant que George commençait son prochain roman.*"

Attribué au canton de Franchard, il n'est nullement une invention du Romantisme. Nous le trouvons sous la plume du Grand-Maître de Cheyssac dans le rapport au roi intitulé "Travaux dans la forêt de Fontainebleau pendant l'année 1786" (Archives Nationales). Parlant du rétablissement de la Croix de Franchard, au carrefour de ce nom, Chessac raconte comment il a fait amonceler sans ordre "*des blocs de grès pris dans les environs*", espérant "*qu'à cause de l'air sauvage de ce canton de forêt, cette crois élevée ferait un effet assez pittoresque*"...

Quant aux pins sylvestres, nous doutons que George et Alfred en aient beaucoup vus à Franchard. Quitte à se répéter, il faut en effet rappeler que c'est à Achille de Bois d'Hyver, forestier de la couronne à Fontainebleau de 1830 à 1848, ayant l'oreille du roi Louis-Philippe et les crédits qui vont avec ce genre d'appui, qui a décidé de faire disparaître de la forêt de Fontainebleau "*ces landes qui souillent le sol de notre beau pays*" (pour reprendre une expression qui traîne dans tous les manuels durant la première moitié du XIXe siècle). Le Grand-Maître de Cheyssac faisait semer et planter des pins maritimes et des pins d'Écosse (Pinus scottiae) dont nous verrons trois spécimens magnifiques au carrefour du Renardeau (parcelle 757). Sur le conseil de Le Monnier, titulaire de la chaire de botanique au Jardin des Plantes, on sema des pins de Riga dont les graines arrivaient du fin fond de la Baltique dans des tonneaux ; Bois d'Hyver fit venir des graines de pins d'Hagueneau, les Eaux et Forêts ayant établi en cette forêt une sécherie de graines, puis il établit à la Faisanderie sa propre sécherie, la chose est fort bien racontée par Domet. [6]

Le même Domet, en 1873, signale les gorges de Franchard parmi les sites vierges de plantations résineuses. Mes chères cartes postales (circa 1904) nous montrent les rochers de Franchard ombragés de rares bouleaux. [7]

Alors, d'où viennent ces petits pins rameux ? Du métissage, de l'hybridation entre les différentes espèces de pins; sylvestres (d'autant plus que les forestiers à certaines époques eurent l'imprudence de planter des pins d'Hanau ou même des mughos) et d'un réensemencement naturel trop abondant. En tout cas, il faut nous y résigner : ce n'est pas à Franchard que Musset a vu "*ces sains à la sombre verdure*" dont il parle dans Souvenir, composé en 1841 à la mémoire des jours heureux. [8]

[...]

Les voilà ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, pleins de causerie,
Où son bras m'enlaçait

Les voilà ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis, dont l'antique ramure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà ces buissons où toute ma jeunesse
Comme un essaim d'oiseau chante au bruit
De mes pas. Lieux charmants où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas ?

Je ne viens pas jeter un regard inutile
Dans l'écho de ces bois, témoins de mon bonheur,
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Il m'arrive parfois de penser que l'on pourrait jeter les trois quarts de ce que l'on a écrit sur la forêt de Fontainebleau pourvu que l'on garda ces vers sublimes. Mais peuvent-ils être compris par d'autres que ceux qui aiment ce "*beau désert*", "*cette forêt dans sa beauté tranquille*" ? Joseph Barry ne les cite pas, et MM. Lagarde et Michard dans leur manuel du XIX siècle [9] les publient avec une note d'une rare indulgence.

Mais avant d'en arriver à cette sérénité, Musset avait publié les Nuits et la Confession d'un enfant du siècle. (1836). Dans les Nuits passe "*un jeune homme vêtu de noir*", qui s'assied au pied d'un arbre sur la bruyère, et qui ressemble à Musset "*comme un frère*". Je me suis toujours demandé si la crise de dédoublement de la personnalité dont souffre Musset à Franchard, n'avait pas pour source une rencontre réelle avec l'un des personnages qui traversaient la forêt à pied pour se rendre d'un village à un autre ou pour aller à leur travail. Un bûcheron, un carrier, j'aurai dit un charbonnier si ceux-ci n'avaient pas été si peu nombreux à Fontainebleau, auraient pu fournir au poète la sombre silhouette qui habite les Nuits... comme le grain de sable primitif de la perle.

Dans ***Elle et Lui*** que George publia non sans quelque scandale vingt-cinq ans plus tard, après la mort de Musset en 1857, elle se présente comme le sauveteur du malheureux poète se débattant à une crise que nous appellerions épileptiforme. La version des faits est naturellement différente dans la Confession d'un enfant du siècle ; mais l'une et l'autre œuvre sont romancées et nous ne connaissons personne qui soit objectif en dissertant publiquement de ces amours défuntes.

George revint souvent à Fontainebleau, avec des cavaliers successifs, fils (Maurice Dudevant dit Maurice Sand), amis divers, amants, dont l'acteur Bocage avec lequel elle

serait descendue à l'Hôtel Britannique sous le nom de "M. et Mme Gratiot", et le touchant Manceau qui enveloppa son âge mûr des attentions dont elle avait besoin. Sa correspondance [9] en conserve des traces : "*Me voilà encore une fois dans la forêt de Fontainebleau, seule avec mon fils qui devient un grand garçon... Nous nous risquons sur toutes sortes de bêtes, ânes et chevaux plus ou moins civilisés, qui nous portent sans se plaindre, de sept heures du matin à cinq ou six heures du soir au hasard de la fantaisie. Nous ne prenons pas de guide, et nous n'avons même pas un plan dans la poche. Il nous est indifférent de nous éloigner beaucoup, puisqu'il est difficile de se perdre dans une forêt semée d'écriteaux. Nous nous arrangeons pour ne rencontrer personne en suivant les chemins les moins battus, et en découvrant nous-mêmes les sites les moins fréquentés. Ce ne sont pas les moins beaux. Tout est beau ici. D'abord les bois sont toujours beaux, dans tous les pays du monde, et ici ils sont jetés sur des mouvements de terrain toujours pittoresques, quoique toujours praticables. Ce n'est pas un mince agrément que de pouvoir grimper partout, même à cheval...*"
Ce fragment d'une lettre écrite en août 1837 a été remis par George, après sans doute quelques retouches, au comité d'écrivains réunis pour hommage à Denecourt qui parut en 1855 sous le titre Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs, fantaisies. La République de Seine et Marne a eu l'excellente idée de le republier dans son supplément du 13 août 1990, et un assistant fidèle de nos promenades de m'en apporter une photocopie, ce qui m'a permis de le lire et de le commenter in situ.

Ce qui est très significatif, c'est que ce texte a ete ecrit avant que Denecourt ne commence à publier des cartes et à tracer des itinéraires à l'usage des voyageurs, dans le but, oh combien légitime, d'encourager le tourisme à Fontainebleau, le débit des guides et des estampes que lui-même vendait dans sa boutique de la rue de France et la commercialisation des "souvenirs de Fontainebleau" en bois de genévrier.
En revanche, Sand parle d'une forêt "pleine de pancartes", et elle a bien raison de le noter : c'est en effet en 1835 que l'administration des forêts de la couronne décida de donner des noms aux routes et aux carrefours de la forêt, probablement sur la suggestion du roi qui adorait s'y promener à pied ou en char à bancs. On sait que les termes de vénerie ont été retenus comme des noms de routes forestières. Nous étions "Route du Carnage" lors de cette séance de lecture : ce terme médiéval désigne la chair chaude de la bête de chasse que l'on donne en pâture aux chiens.

Nous avons de plus parlé de l'acquisition par la ville d'un manuscrit de George Sand sur la forêt de Fontainebleau, laquelle a été annoncée par la République de Seine-et-Marne du 12 novembre 1990 : c'est l'original manuscrit d'un texte intitulé "La forêt de Fontainebleau" publié d'abord par le journal *Le Temps* pour venir en aide au "Comité de protection artistique de la forêt de Fontainebleau" à la date du 13 novembre 1872. Selon l'usage des feuilletonistes, cet article fut publié en volume dès l'année suivante chez Michel Lévis, dans un recueil d'articles intitulé impressions et souvenirs. Au moment de

NOTES

1 - George Sand. Indiana. Edition présentée par Béatrice Didier - Paris, Galimard, 1984, collection Folio.

2 - George Sand, Œuvres autobiographiques. Texte établi, présenté et annoté par Georges Lubin - Paris, Galimard, 2 vo., 1971, bibliothèque de la Pléiade.

3 - "... Mon rôle d'appeleur consistant à être couchée dans les blés inondés de rosée du matin, me ramena les douleurs aiguës dans tous les membres que j'avais ressenties au couvent. Deschartres vit qu'un jour je ne pouvais monter sur mon cheval et qu'il fallait m'y porter... Il s'étonna un peu et constata enfin que j'étais couverte de rhumatismes. Ce lui fut une raison pour me prescrire les exercices et l'habit masculin qui me permettait de m'y livrer." George Sand, Histoire de ma vie - Ed. Stock, 1985, p. 244.

4 - Sand et Musset. Lettres d'amour présentées par Françoise Sagan - Hermann, 1985. Lire p. 75, Alfred à George, 10 mai 1834 : "... J'ai des envies de mettre ma blouse de cotonnade bleue, de prendre une bouteille de rhum avec un peu d'opium autour de ma ceinture, et d'aller m'étendre sur le dos sur la roche de Fontainebleau." La demande de souliers se trouve dans la lettre suivante, écrite le 12 mai à Venise.

5 - Traduit de l'Américain par Marie-France de Paloméra. Voir le chapitre 19, Duel de cœur et de plume.

6 - Paul Domet, Histoire de la forêt de Fontainebleau, Hachette, 1873, et Marseille reprints, 1979. Voir p. 150 et suivantes "les reboisements exécutés dans la forêt de 1802 à 1848".

7 - M.N. Grand-Mesnil. La forêt de Fontainebleau en cartes postales anciennes. La Cour-Montélican, 1982. Voir p. 61, la "Vue sur les Gorges de Franchard".

8 - Alfred de Musset, Poésies nouvelles, 1836 à 1852. Charpentier, 1857."La sombre verdure" y figure p. 273, dans "Souvenir des Alpes" comme dans "Souvenirs", p. 186 et suivantes.

9 - M. Georges Lubin a entrepris de mener à bien la publication de la Correspondance de George Sand chez Garnier puis chez Garnier-Flammarion. Le premier tome parut en 1964, le 24e en 1990, et pendant trente années, M. Lubin a été le lecteur le plus fidèle de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, où Mme Aurore Lauth-Sand, petite fille de l'écrivain, décédée familiales. Voir la description du fichier de M. Lubin sous la plume de Jean Miot, dans le Figaro du 7 mars 1991.

10 - Sur Claude-François Denecourt (1788-1875), la meilleure étude reste celle que fit Georges Gendreau en commentaire de l'Exposition du Centenaire, au Palais de Fontainebleau, Galerie des Cerfs, en 1975. Texte paru dans le numéro de 1976 du Bulletin des Amis de la Forêt, Supplément. La première carte indiquant les sites et points de vue remarquables de la forêt a été publiée par Denecourt en 1839.

11 - Eugène Plouchart, Fontainebleau, Petites pages d'histoire locale. Fontainebleau, Cuenol-Bourges, 1925. L'action menée contre la coupe de 1872 est racontée p. 171-173, l'intervention de George Sand est signalée d'après l'article du journal *Le Temps* mais trop courtement à notre gré.

12 - George Sand. Jean de la Roche. Texte établi, présenté et annoté avec choix de variantes – Meylan, les Editions de l'Aurore, 1988.

Note MD : le pin d'Hanau n'existe pas. C'est le pin d'Hagueneau. Or le pin d'Hagueneau est synonyme de pin sylvestre (Larousse des arbres, page 257).

l'achat, la municipalité a fait circuler la reproduction du texte imprimé et de la dernière page de l'original. C'est bien daté et signé : "Nohant 5 novembre, George Sand".
Quarante ans après l'équipée de Franchard, la romancière assagie par le poids des ans et des années de labeur, à l'honnêteté de reconnaître qu'elle ignore le détail de l'affaire : "*Je ne suis pas très bien au courant de ce qui s'est passé à l'égard de la forêt de Fontainebleau, mais peu importe. Il ne s'agit pas pour moi de critiquer ce que j'ignore, il s'agit d'appuyer tout effort tenté pour la conservation de ce monument naturel*".

Nous savons par ailleurs, notamment par Plouchart [11] qu'en 1872 l'on avait procédé à l'adjudication après martelage de trois années de coupes ordinaires : celles de 1870 et 1871, empêchées par la guerre, s'ajoutant à la coupe de 1842... et la République ayant besoin d'argent. C'était une erreur à la fois psychologique et sylvicole. Psychologique parce que l'opinion publique avait été traumatisée par les incendies de la Semaine sanglante, en mai 1871, à la veille d'être vaincus, les communards avaient incendié l'Hôtel de Ville de Paris, les bâtiments annexes où des fonctionnaires inconscients avaient réuni tous les registres paroissiaux et d'état civil de Paris, la Cour des Comptes et des Finances et les Tuileries. Toucher à la forêt de Fontainebleau dix-huit mois après cela, été perçu comme une méchanceté pure. Du point de vue forestier, il n'est jamais bon sur de sols dont certains sont bien fragiles de découvrir une grande portion à la fois.
M. Thiers se laissa toucher par une démarche des artistes et retira 50 hectares de futaie à la Butte-aux-Aires de cette triple vente. Que n'avait-il eu la sagesse en mars-avril 1871 de ne pas faire tirer le canon sur Paris, ce que même les Prussiens n'avaient pas osé. Les nombreux livres sur "la destruction de Paris", consultables aussi bien dans le Fonds Lovenjoul à la bibliothèque de l'Institut qu'à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris sont bien nets là-dessus.

C'est dans ce climat bien particulier qu'il faut comprendre la comparaison faite par George Sand : "*Triste époque en vérité que celle où, d'un coté, l'émeute détruit les archives de la civilisation, tandis que, de l'autre, l'État qui représente l'ordre et la conservation détruit ou menace les grandes œuvres du temps et de la nature...*" On ne peut prendre à la lettre les considérations de Sand sur Fontainebleau ; elle semble confondre les zones de sables et rochers ou parfois un "chêne en pommier" réussi à s'accrocher dans une poche de bon terrain, et les vastes plateaux consacrés depuis le Moyen-Age à la culture du chêne en futaie. Elle-même conclut d'ailleurs que "*Tout le monde n'est pas capable de faire une bonne étude des chênes et des grès en forêt de Fontainebleau*".

Mais ce qui ressort de l'écologie générale est très juste et quasi prophétique. Quand elle dit que les chemins de fer et les manufactures ne sauraient assouvir l'aspiration à la beauté qui est en tout homme quelle que soit sa classe sociale, qu'il est bon que le paysan laboure son champ et que l'épicier vende la cannelle, mais qu'ils doivent pouvoir apprécier le chant de l'alouette et le chaume des plantes exotiques, elle a raison. Elle a du bon sens et du talent quand elle nous offre un petit tableau berrichon : "*En Berry, on mutile l'orme pour nourrir les moutons, l'hiver avec les feuilles et pour chauffer le four avec les branches. Il n'y a plus que des tétaux, c'est à dire des monstres.*"
Ce que Sand appelle le "tétau" est ce que nous appelons le têtard, "*arbre taillé de manière à former une touffe sommet du tronc*". Ce terme est l'un des six cents mots berrichons qu'elle a utilisés et sauvés de l'oubli pour la plus grande joie des ethnologues, ainsi que l'expose Marc Baroli, universitaire et berrichon d'adoption, dans la Vie quotidienne en Berry au temps de George Sand (Hachette, 1982)
Mais là où elle est prophétique, c'est quand elle annonce que nous ne pourrons pas indéfiniment nous procurer des ressources agricoles et forestières, si des mesures de production et de replantation ne sont pas prises tout de suite, en raison des risques d'usure des sols et de dessèchement de la planète, "*encore assez vaste et assez riche pour le nombre de ses habitants*" mais où le "*péril*" grandit en raison de la disproportion grandissante entre la "*demande de l'homme et la production de la planète*". Et cela fut écrit il y a 120 ans !

À l'issue de cette promenade, Madame Chevereau, secrétaire de l'Association des Amis de George Sand m'a offert une édition récente de Jean de la Roche [12], attention à laquelle j'ai été des plus sensibles. George Sand a composé ce roman provincial et romantique, à partir des souvenirs de voyages en Auvergne, rédigés sous ce titre en 1827, et d'une tournée à la fois touristique et documentaire faite en 1859 et pendant laquelle elle prit des Notes sur un voyage en Auvergne. Ce sont des véritables repérages – au sens cinématographique du terme– des extérieurs, des décors, et des personnages du roman.

Le métier de guide, qui permet au montagnard courageux de compléter les gains qu'il tire de l'agriculture et de l'artisanat y est fort bien décrit, mais George Sand n'est pas tendre pour le touriste et surtout pour l'agglomération des touristes en un même lieu lors de la saison.
Que l'on en juge : "*Aussitôt que les baigneurs arrivent, tous ces sentiers, raffermis et déblayés à la hâte se couvre de caravanes bruyantes, le village retentit du son des pianos et des violons, des prairies s'émaillent d'os de poulet et de bouteilles cassées ; chaque pic un peu accessible devient une guinguette où la fashion daigne s'asseoir pour parler turf ou spectacle et l'austère solitude perd irrévocablement, pour les amants de la nature, ses profondes harmonies et sa noblesse immaculée.*"
Ce texte, qui décrit une réalité quotidienne autour des villes d'eau de jadis, aurait besoin d'être réactualisé : remplacer "*piano et violons*" par transistors et autoradios, et le tour est joué ! Et pourtant ces phrases vengeresses ont été publiées dans la Revue des Deux-Mondes à l'automne 1859 !
Que dirait cet bonne George si elle revenait à Franchard un dimanche de mai, de voir la bruyère souillée "d'os de poulet et de bouteilles cassées".

■ **Marie-Noële Grand-Mesnil,**
archiviste paléographe,
extrait de "La Voix de la Forêt" 1992/1